

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Isabelle Arkham

CHRONIQUES PORNO GRAPHIQUES

HISTOIRES FICTIVES ET TRÈS VILAINES (PAN-PAN-CUL-CUL)

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

"Ventre affolé"
Isabelle Arkham (entre 1963 et plus tard) Domaine public anarchiste



CHRONIQUES PORNOGRAPHIQUES

SOMMAIRE

Le Maître en noir
Le Maître à la ferme
Le Maître de la librairie
Le Maître du train

Chapitre I

LE MAÎTRE EN NOIR

J'étais allé à un vernissage d'un peintre hollandais, dans une galerie de Lyon. Il y avait là la suite habituelle de l'intelligentsia provinciale. La plupart sans intérêts, sans saveurs, la même identité que ceux qu'on peut rencontrer à Paris, Bordeaux, Toulouse ou Pétaouchnok. Quant à moi je m'étais habillé "courant", un jeans rapiécé et légèrement fendu à la base des fesses, un t-shirt blanc plus ou moins moulant, qui faisait ressortir joliment mes tétons provocants, surtout chez un homme de mon âge. J'avais mis sur le dos mon vieux cuir ; un modèle acheté lors de la Gay Pride de 1995, dans une sorte de vide-grenier LGBT. C'était un vieux truc déjà. « Il vient d'Allemagne et il a au moins vingt ans déjà », avait dit la sympathique jeune fille. Mon Maître me l'avait offert alors. Désormais il a vingt-deux ans de plus. C'est un vieux machin que j'aime bien. Avec ça, le peloton moyen s'abstient de toute remarque. J'avais l'air d'une sorte de mauvais "garçon-sensible". Ça m'amusait de faire de la provoc'. En plus, ou plutôt en moins... je ne porte jamais de sous-vêtements, ni slip, ni chaussettes (les chaussettes, pour dehors en hiver).

Et puis j'ai vu un type, habillé tout en noir, il boitait légèrement et avait de ces yeux pétillants que l'on remarque chez les gens curieux de tout et de rien. Il était légèrement plus petit que moi, mais il portait bien sa taille.

Je faisais semblant de regarder un tableau, je fis exprès de prendre une position de soumission, les mains jointes dans le dos et les jambes écartées assez, mais en restant plus ou moins "normal".

Il s'approcha de moi et me fit un sourire. Il semblait apprécier à la fois ma tenue et ma position.

— Bonjour, Vous connaissez l'artiste ?

— Pas le moins du monde, en fait je suis entré ici par hasard.

— Ah ? Mais alors pourquoi ?

— Parce que je suis d'un naturel curieux.

Je souriais franchement au mec, il me paraissait d'une agréable compagnie, et pour tout dire, j'étais juste de passage pour venir voir ma sœur à Lyon. J'étais juste sorti pour "chasser du Lyonnais". Ma pesante solitude sexuelle me poussait à l'aventure.

— Et vous faites quoi dans la vie ? me demanda le mec.

— Oh, je suis éditeur, imprimeur, relieur et libraire.

— Ah ? C'est intéressant... Venez, j'ai quelque chose dont j'aimerais vous parler.

Il me prit amicalement par l'épaule et m'entraîna dans le fond de la salle. Il semblait désireux de me dire quelque chose de confidentiel. Mais sa main passant de mon épaule à l'une de mes fesses illustra mieux ce dont il voulait m'entretenir. Je me laissais faire. Je crois que je n'attendais en fait "que" ça.

Il ouvrit la porte des toilettes. Il n'alluma pas la lumière. Il me plaqua le ventre contre le mur. Un mur de carrelage froid que je sentais à travers mon t-shirt.

— T'es une bonne salope toi, on dirait ? Me lança-t-il en faisant glisser mon fut sur mes jambes, jusqu'à mes chevilles.

Il se colla à moi. Je sentais son sexe en érection dans la fente de mes fesses. Je me cambrais le plus possible pour mieux le sentir.

Il me mordit au niveau de l'épaule. Pas une morsure pour faire mal, mais une morsure de plaisir, comme il m'arrive de me le faire moi-même lorsque je jouis trop fort : il faut que je morde !

Je me laissais faire tout en lui donnant l'occasion d'aller plus loin. Je me trémoussais pour lui donner envie de me baiser. J'en avais désormais une envie terrible.

Il se détacha de moi.

— Viens, je te veux à moi, au moins pour ce soir. T'es libre ?

— D'après toi ? Si je suis venu ici seul ?

On marchait déjà dans la rue et de temps en temps, il me poussait en avant en me mettant son majeur juste entre les fesses. Ça m'excitait de plus en plus.

— Au fait, tu cherches quel type de rapports ? me demande-t-il, franco.

— Je cherche un maître, quelqu'un de suffisamment imaginatif, vicieux et aussi cultivé et curieux.

Il eut un sourire... carnassier. J'entrevois déjà que nous pourrions peut-être nous "entendre". Il semblerait que nous étions complémentaires.

Il me poussa dans l'entrée d'un immeuble moderne. Il y avait une pizzeria juste à côté et un club de fitness, je crois, de l'autre côté.

Dès que nous fûmes dans l'ascenseur, il m'ordonna de me foutre à poil. Chez moi c'était toujours du service rapide, en quelques secondes j'étais nu comme un ver. D'une main ferme, il m'imposa une posture à genoux, et seulement alors il appuya sur le bouton "4". Il avait sorti sa queue.

— Suce, salope !

J'engouffrais alors cette bite épaisse et lisse dans le fond de ma gorge. Je léchais la hampe de ce sexe offert rien que pour moi. Je suçais le bout de son gland avec mes lèvres, comme un enfant fait avec une glace trop froide... Moi c'était parce que je voulais le préserver de ma fureur. Cette envie de plus en plus oppressante de la sentir dans ma chatte. Me sonder les entrailles jusqu'au plus profond.

Le quatrième ciel arriva ; il ouvrit tout de même précautionneusement la porte de l'ascenseur. La lumière de l'étage était éteinte.

— Viens par-là, la salope, dit-il d'une voix douce, mais ferme.

Avec la lumière de son téléphone portable, il m'indiquait l'endroit où il était. J'avais mes vêtements sous le bras et je n'avais plus que mes sandales aux pieds.

Il ouvrit la porte de son appartement, et malgré la pénombre, la lumière de la rue, qui passait par la fenêtre de son salon, m'éclaira soudainement dans l'entrebâillement où j'étais encore.

Il me regarda longuement. J'hésitais à rentrer, j'avais l'impression qu'il avait besoin de ce moment de contemplation.

Chapitre II

Il s'approcha de moi, me prit mes vêtements d'office, pour les jeter sur une chaise à côté de l'entrée.

— Mets-toi à quatre pattes, et suis-moi !

Je m'exécutais, je connaissais déjà certains "usages" dans le milieu, et celui-ci en faisait partie.

On arriva dans une pièce légèrement éclairée, dès qu'il avait ouvert la porte, ce devait être un système automatique. C'était un sol en carrelage à l'ancienne, un fauteuil en cuir, de type Chesterfield, une petite table basse rustique juste à côté et une armoire normande,

qui faisaient office de mobilier. Des chaînes pendaient du plafond, et sur le mur à côté de l'armoire, quelques objets : plusieurs cravaches et martinets ; ainsi qu'un fouet en cuir tressé enroulé sur lui-même.

— Viens ici, salope, en face de moi.

Il s'était assis sur le fauteuil, les jambes écartées. Son jean noir légèrement serré faisait ressortir la bosse de son sexe.

— Retire tes pompes et mets-toi à genoux, les cuisses à quatre-vingt-dix degrés, les mains dans le dos.

Je me positionnai tel qu'il me l'avait ordonné, sur un ton ne souffrant nullement la contestation.

— Baisse la tête !

...

Un bon moment s'écoula comme ça, dans un silence complet. Il s'alluma une pipe et je sentais son regard planté sur moi, épiait mes moindres mouvements. Je ne bougeais pas, à part mes jambes qui flageolaient un peu. Certainement pour une part d'excitation et d'autre part de tension nerveuse. J'entendais juste sa respiration et le tirage de la pipe.

Soudainement il se leva. Il ouvrit l'armoire et en tira des choses. Je gardais bien entendu la tête baissée, prenant l'attitude la plus soumise possible.

Il vint vers moi.

— Lève la tête ! Tends tes nichons.

Il me mit alors une paire de pinces à la base de mes tétons. Puis ses doigts écrasèrent leur bout. Il me les vrilla violemment. J'essayais de ne pas trop me contorsionner, pour docilement accepter son sadisme.

Il avait un gode noir assez épais en main, il l'installa devant moi, puis il alla se rasseoir.

— Fais demi-tour en gardant la position et fais-toi enculer. Montre-moi ce que tu vaux.

Je m'exécutai avec d'autant plus d'ardeur que ça faisait plusieurs jours que je ne m'étais pas godé. Il faut dire que de ce côté, si je n'avais pas de maître attitré encore, j'avais des substituts de bonnes tailles.

Je faisais aller et venir ce gode, m'enculant moi-même avec suffisamment de perversité pour plaire à mon hôte. J'allais à différentes "allures", pour lui permettre d'apprécier à quel point j'étais une salope.

Au bout d'un bon quart d'heure, j'avais la chatte en feu et je commençais quand même à être passablement bien limé.

— Allez, arrête ! Je vois que tu es une bonne salope, toi. On va parler un peu de ce que je te propose.

— Oui Monsieur.

— Retire-toi doucement et montre-moi bien ta chatte.

Je levais donc mon cul lentement, pour laisser sortir le gode. Une fois libéré, un peu de "jus de plaisir" tomba sur le sol. Je lui montrais bien mon trou. Je le sentais indécentement ouvert.

— Joli ! Lèche le sol... T'inquiètes, c'est propre.

Je me retournais et fis ce qu'il m'était ordonné, sans protester aucunement. Je me mis à quatre pattes et je léchais ce qui était sorti de ma chatte. J'avais eu la présence d'esprit de me nettoyer le cul en début d'après-midi. Aussi, il n'y avait heureusement aucun excrément.

Une fois le sol propre de nouveau, je me remis en position. J'avais un peu de mal, et il le vit.

— Assieds-toi sur tes fesses, écarte bien les cuisses pour que je voie ton petit tuyau inutile. Alors, dis-moi, tu es qui ?

C'est vrai qu'on n'avait pas vraiment eu le temps de se présenter.

— Je m'appelle Énis, j'ai 54 ans, vous savez déjà ce que je fais dans la vie... et vous savez aussi, vous l'aviez deviné, ce que j'aime.

— Et donc tu cherches un maître ?

— Oui, Monsieur.

— Veux-tu faire un essai avec moi ?

— C'est-à-dire... j'ai ma librairie...

Je réfléchis un court instant à ce que je venais de dire et j'ajoutais illico :

— ...on est vendredi, mais je peux déjà rester jusqu'à samedi soir, ainsi vous aurez le temps de voir si nous nous correspondons.

— Bonne idée ! Tu vas rester ici, à ma pogne, je te raccompagnerai à la gare samedi en fin d'après-midi, ça te va ?

— Oui Monsieur !

— On avisera ensuite si je te mets un collier... et le reste... ou non.

« Le reste » me laissa perplexe, mais je n'osais pas trop poser de question. Un soumis qui se respecte doit accepter son sort et sa position d'inférieur.

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, quels sont tes "interdits" ?

— Le sang, la merde, les MST et la mise en danger physique et sociale : pas d'exhibition extérieure ou face à un public non consentant.
 — Ça me va, salope ! Pour ce qui me concerne, je veux un esclave, très salope, à utiliser à ma convenance. Je vais te proposer un contrat de soumission pour cette période de probation. Si je décide que tu deviens mon esclave au bout de cette période, nous signerons alors le contrat, qui sera définitif... si bien sûr toi-même l'acceptes.
 — Bien sûr, Maî... Monsieur.

Chapitre III

J'étais en train de préparer le dîner dans sa cuisine. J'étais nu, cependant Monsieur me faisait porter un large collier, en fait une minerve en cuir agrémentée de trois anneaux ; deux de chaque côté et le dernier au centre. Il venait de me cravacher les fesses... pour son plaisir et non pas pour une maladresse de ma part.

Il y avait pris tout son temps et je devais garder le silence. Je ne dis pas que ce fut facile, Monsieur ayant une forte propension aux coups qui marquent. Mais je suis resté coi.
 Bref.

Monsieur recevait ses clients dans son bureau, de l'autre côté de son grand appartement, et je n'avais qu'à être discret. Étant pieds nus, heureusement, mes déplacements étaient comme il me l'avait ordonné : mesurés.

Pour vous donner une idée de l'endroit, son appartement couvrait la moitié de l'étage de l'immeuble ; environ 150 m². Son bureau était à une extrémité, à côté de l'entrée... et la cuisine à l'autre bout. Entre les deux, il y avait deux grandes chambres et une plus petite. La première grande était la pièce de soumission que j'ai décrite tout à l'heure. La seconde était celle du "Maître", très spacieuse. Moderne et bien éclairée. La troisième, beaucoup plus petite, devait être un ancien débarras, à côté de la cuisine. Il n'y avait que la place pour un lit et une petite commode ; c'était la chambre de l'esclave... la mienne en l'occurrence. Il restait l'espace d'un grand salon qui faisait aussi office de salle à manger et bien entendu une salle de bain... high-tech !

Nous étions samedi matin, lendemain de notre "rencontre", et j'avais lu et accepté ce contrat dont il m'avait parlé... la signature étant soumise à cette période probatoire.

Voilà le texte que j'ai gardé :

Contrat d'esclavage

Entre les soussignés :

M. :

demeurant au :

ci-après dénommé le Maître, d'une part,
 Et

M. :

demeurant au :

ci-après, dénommé l'esclave, d'autre part,

Il est convenu ce qui suit :

Article 1 : Durée

Ce contrat n'a aucune limite temporelle. Seul l'article 7 peut en modifier la durée.

Article 2 : Limites

Il pourra être précisé ci-dessous les limites extrêmes que l'esclave souhaite voir son maître respecter, ce sera l'unique occasion pour l'esclave d'imposer quelque chose à son propriétaire (mention manuscrite paraphée indépendamment par les contractants) :

Article 3 : L'esclave

L'esclave doit l'obéissance totale au Maître, selon les propres devoirs de ce dernier. Le corps et les pensées de l'esclave sont la propriété du Maître. La sexualité et le comportement de l'esclave sont sous les ordres du Maître. Les activités personnelles et professionnelles de l'esclave sont sous l'accord du Maître. Les biens personnels de l'esclave deviennent propriété du Maître, comme l'est son esclave. Les propriétés professionnelles de l'esclave sont à la discrétion du Maître qui peut en laisser l'usufruit à son esclave, sauf si elles sont dans le registre de son statut d'esclave.

Article 4 : Collier et marquage

Selon le désir du Maître, l'esclave pourra porter un signe d'appartenance visible : un collier d'esclave, neutre ou non. Il pourra aussi être marqué sur une partie non visible ou non des "autres", par le Maître, et dans la forme que ce dernier souhaiterait imposer à son esclave, après une période probatoire.

Article 5 : Dénomination

L'esclave ayant une identité civile, il lui sera donné, selon le désir et le plaisir du Maître, une autre identité permanente ou non.

Article 6 : Le Maître

Le maître peut exiger tout de son esclave, si cela ne contrevient pas au bien-être physique et social de l'esclave. L'habillement, les activités sexuelles, le comportement et la disponibilité de l'esclave sont à la discrétion du Maître. L'esclave étant à la disposition de son Maître et sa propriété ; ce dernier s'engage à ne pas mettre en danger sa propriété, autant physiquement que socialement, si tant est que l'esclave ait encore une vie sociale. Le Maître veillera à transmettre à l'esclave une bonne éducation propre à en faire un bon serviteur.

Article 7 : Rupture

La rupture du contrat sera de fait :

Si l'esclave refuse, sans raison contractuelle, d'exécuter un ordre, un plaisir ou de recevoir une punition. Toutefois l'esclave peut en dernier recours demander humblement au Maître d'être puni pour son refus, et dans ce cas sans possibilité d'y échapper. Le Maître n'ayant pas obligation d'accepter, en ce cas le contrat sera rompu.

Si le Maître ne respecte pas une disposition contractuelle. Le Maître peut décider de faire amende honorable et punir son esclave pour laver son honneur, car si le Maître "faute" c'est à cause de son esclave. L'esclave doit alors décider s'il accepte d'être puni pour l'honneur de son Maître, en cas contraire le contrat sera rompu.

Une fois le contrat brisé, les contractants retrouvent leur situation sociale antérieure, l'esclave retrouvant la propriété de tous ses biens sans aucune contrepartie.

Le maître et l'esclave, signant ci-dessous ce contrat moral, en connaissance de cause, déclarent avoir parfaitement compris son contenu et décident en totale liberté d'en accepter intégralement les droits et devoirs.

Fait à :

le :

Lu et approuvé

Signature du maître :

Signature de l'esclave :

Après avoir lu ce texte, j'étais comme dans un état second. En fait, c'est la première fois qu'on me proposait un tel contrat. Je

l'acceptai, peut-être un peu précipitamment, mais je l'ai accepté.

Ma première nuit, je l'avais passée, après avoir fait plaisir à Monsieur avec ma bouche et ma langue. D'abord lécher ses pieds, ses jambes, son ventre, ses fesses et surtout sa rondelle... Je m'y étais un peu trop attardé, aussi j'avais reçu une paire de gifles... n'en ayant pas reçu l'ordre. J'avais un peu oublié, à dire le vrai, que le plaisir du maître passe avant celui de l'esclave... mais peu importe ces deux gifles, j'avais pris un peu de plaisir ! Ensuite, je ne vais pas vous faire un dessin : c'est la queue du Maître que j'ai dû prendre à fond dans la gorge. N'ayant que peu l'habitude de cette pratique, j'ai glairé sur ses cuisses dans un grand bruit de dégorgement. Mais Monsieur fut assez magnanime pour ne pas m'en vouloir, bien au contraire, il avait réellement l'impression de faire mon éducation... et c'était parfaitement exact !

Il était assez tard, il m'amena dans la petite chambre de l'esclave pour m'attacher au lit, les mains dans le dos et les chevilles aux pieds du lit... bâillonné.

Ce matin même, il exigea que je le suce et reçoive sa miction. Puis il se prépara pour son travail après m'avoir imposé son menu du déjeuner.

Voilà où j'en étais : une salade de haricots verts au gingembre, un steak saignant et des pois frais, un yaourt au miel... le tout pour... une personne.

Quand je lui ai demandé ce que je mangerai, il m'avait sèchement répondu : « Ma bite ! Et sans les dents ! » Je ne lui ai évidemment pas demandé si je pouvais boire... mon imagination me suffisait.

Il était presque midi, et Monsieur arriva, alors que je mettais la table.

— À genoux, salope !

J'obéissais immédiatement, j'étais face à lui.

— NON ! Montre-moi ton cul !

Il avait l'air passablement énervé. Sans doute quelque client l'avait ennuyé.

— Tends-le bien, cambre-toi !

Et je reçus une volée de coups de cravache, pas seulement sur les fesses, encore rouges un peu d'hier, mais aussi sur les cuisses et le dos. Il avait besoin, semble-t-il, de se défouler sur moi.

Je l'acceptai, c'est un des rôles de l'esclave que de servir aussi son maître ainsi.

Une fois fini, il semblait soulagé. Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Bien ! Sers-moi un double scotch. Sans glace.

— Oui Monsieur, tout de suite.

Je lui rapportai son verre.

— Mets-toi debout en face de moi, mais en me montrant ton dos. Et écarte les cuisses... C'est ça ! ... Mains sur la tête, salope !

Je restais debout, ainsi qu'il me l'avait ordonné.

— Alors ? Ta matinée ?

— J'ai lu un peu, Monsieur, et puis je me suis mis à la cuisine. J'avoue que les pois frais ne sont pas ma spécialité.

— Tu dois savoir tout faire ! C'est compris !

— Oui Monsieur... Mais...

— Y a pas de "mais" ! Viens ici.

Il leva sa main jusqu'à l'une de mes oreilles et me força à me baisser. J'étais à genoux. Il m'écrasait la tête entre ses cuisses et je reçus une nouvelle volée de cravache. Mais cette fois encore plus forte qu'auparavant.

— La...

SHLAG

... salope...

SHLAG

... obéis...

SHLAG

... un point...

SHLAG

... c'est tout !

SHLAG

Il desserra ses cuisses.

— C'est compris ?

— Oui, Monsieur. Pardon Monsieur, fis-je la tête baissée, et repentant.

— Reste à genoux, comme ça.

Il but son verre de scotch, tranquillement, un peu comme si je n'étais pas là. Il lisait son journal.

— Lèche-moi les pieds, esclave !

Je me baissai pour lui lécher les pieds, après lui avoir retiré doucement chaussures et chaussettes.

— Montre-moi bien ton cul de salope.

Je me cambrai du mieux possible.

— C'est bien !

Chapitre IV

Après avoir mangé, il me permit de lécher l'assiette, avant de me tendre ses fesses.

— Lèche-moi le cul !

Je m'exécutai sans refaire la même erreur qu'hier soir. Je fis du mieux possible pour LUI donner du plaisir.

Ensuite il me fit boire à sa queue.

— Bien... fit-il.

Il avait l'air satisfait. J'en étais plutôt heureux.

— ...C'est le fouet qui va décider de ton sort, la salope.

J'eus comme un mouvement de recul dont il s'aperçut. Je n'avais jamais reçu le fouet encore, et même si cette perspective m'excitait, j'avais peur de ne pas être à la hauteur.

— Tu n'aimes pas ça, la pute ?

— C'est-à-dire... Monsieur... je n'ai jamais été encore fouetté.

— Eh bien, c'est tant mieux, je serai encore plus dur, et tu vas le sentir passer, crois-moi.

Je tremblais un peu, dans quel guépier m'étais-je mis ? Et si c'était un psychopathe ? On allait retrouver mon corps nu et lacéré sur quelque tas de gravats, et qui sait, peut-être que je ne serais jamais identifié ?

Je sais, j'ai une imagination débordante, et quelques fois, ma parano prend aussi le train de mes pensées.

— Oui Monsieur, répondis-je tout de même.

— Tu marches devant moi, à quatre pattes, comme la chienne que tu es. Tu connais le chemin je pense !

J'allais donc vers la pièce de tortures.

Il me mit un pied au cul.

— Dandine-toi, ma chienne, je veux voir ton cul bouger, avant de te faire danser.

J'obéis immédiatement, selon son souhait.

— Voilà ! Là c'est bien.

Il continua malgré tout à me foutre des coups de pieds au cul jusqu'à l'arrivée devant la porte de la pièce.

— Pousse-toi !

Avec le pied, il me dégagea sur le côté, assez durement, et il ouvrit la porte.

— Rentre et mets-toi à genoux, comme hier, mains sur la tête.

J'étais au centre de la pièce, en face du fauteuil, à genoux, les cuisses bien écartées... à

90° comme il était dans son usage. Et bien sûr, les mains sur la tête.

Il prit dans l'armoire quelques objets. Et le fouet qui était accroché à côté.

— Donne-moi tes nichons, esclave !

Je tendais ma poitrine. Il me mit une paire de pinces crocos au bout de mes tétons. Elles me mordaient horriblement, mais je serrais les dents pour laisser passer la première douleur. Ensuite, ce n'était qu'une question de résistance sur la durée avec cette morsure lancinante.

Il me mit un harnais de tête. Celui-ci me maintenait les mains sur la tête. Il m'était impossible de bouger.

Il passa derrière moi.

Le fouet claqua par terre, faisant envoler un léger nuage de poussière.

J'avais peur.

— Tu comptes, esclave ! Je vais te fouetter dix fois, si tu tiens, tu es à moi, sinon je te fous à la porte.

Il m'avait dit hier qu'il me raccompagnerait à la gare, mais je n'osais rien dire, autre que :

— Oui, Monsieur.

Lorsque je reçus le premier coup de fouet, celui-ci me stria le dos et le côté du bassin. Ça m'avait coupé le souffle, mais je réussis à dire :

— Un !

Le second, dans l'autre sens, faillit me faire tomber en avant.

— Deux !

— Alors ? On fait sa chochette ?

Et sans attendre plus, je n'ai pas eu le temps de respirer un peu, le troisième coup cingla cette fois mon dos vers le haut, effleurant ma nuque.

— Troooooa, réussis-je à exprimer dans une sorte de râle.

— Je continue, la pute ?

— Ouiiiiii... Monsiiiiieur.

— C'est bien !

Il y eut un moment, comme s'il prenait un malin plaisir à prendre son temps. Mon corps était pris de spasmes incontrôlables, je m'attendais à chaque instant à recevoir le prochain coup.

Il vint et me déchira le dos, à l'horizontale. Si bien que le bout du fouet finit sur mon ventre, juste à côté du nombril.

— Quaaaaatre.

Deux coups de suite vinrent lacérer encore mon dos.

— Ciiiiinq... Siiiiissssse.

— Ça va, tu tiens bien, ma pute. Il en reste combien ?

Mon esprit embrumé était comme paralysé par la violence des coups, et j'eus un peu de mal à faire le compte.

— Dépêche-toi, ou je recommence à zéro !

Je réfléchis très vite et dis :

— Trois Maî... Monsieur ?

— Non ! Quatre, espèce de salope ! On reprend depuis le début.

J'étais effaré, j'avais une peur bleue de perdre connaissance. Mais je voulais tenir bon.

Mais au coup suivant. Le premier de cette nouvelle série, je m'effondrai ! Je sentais que mon dos n'était plus qu'une plaie sanglante. J'étais étalé, face contre terre.

— Debout la pute ! Je t'ai autorisé à te coucher ? Allez ! Grouille-toi !

À son ton énervé, je ne pus que répondre :

— Pardon Monsieur, tremblant de tous mes muscles.

Je ne réussis pas à me relever, j'étais exténué. Je savais que j'avais "perdu". Mais je n'en pouvais plus.

— Puisque c'est comme ça, salope. Tu comprends bien que je ne vais pas donner suite à ta candidature.

Il posa le fouet sur la table basse, et s'assit dans son fauteuil. Je sentais ses yeux braqués sur moi, toujours allongé sur le sol, essayant de reprendre mon souffle et mes esprits.

— Vient là, la pute.

Je soulevai la tête ; il avait sorti son sexe. Il était bandé et bien droit.

— Viens me donner ta gueule, que tu serves un peu à quelque chose avant que je te jette.

J'avoue que j'avais envie de cette queue dans ma bouche, et malgré tout aussi pour le remercier de cette expérience, même si je n'avais pas réussi le "test".

Je me relevai, et sur les genoux, je m'approchai de ses cuisses. Je pris le sexe dans ma bouche.

Mais pour bien me signifier ma position et sa colère, il me prit par les oreilles et se branla dans ma gueule sans aucun ménagement. Il faisait aller et venir sa queue de plus en plus profond tout en me traitant de tous les noms les plus vulgaires. Je n'étais plus qu'un trou.

Sortant sa bite, il éjaculait sur mon visage dans un long et épais jet de sperme.

Puis reprenant mes oreilles, il remit sa queue.

— Tiens, pour finir je vais me servir de toi comme tu aimes : une pissotière. T'es vraiment qu'une pute, et certainement pas un esclave !

Il pissa au fond de ma gorge, j'avais du mal à avaler, mais je bus toute son urine.

Se relevant, il m'ordonna de me rhabiller, après avoir jeté mes vêtements à mes côtés.

Je m'habillais donc, penaud et déçu d'avoir raté cet "examen". Au fond de moi, j'étais tout de même un peu content de cette expérience. Peut-être qu'avec quelqu'un d'autre cela fonctionnerait-il mieux ? Monsieur était quand même, me dis-je en moi-même, un peu acariâtre, un peu trop même.

Une fois habillé, et ne tenant pas sa parole de me raccompagner à la gare, il ouvrit la porte, me poussa dehors.

— Allez ! Taille-toi, salope.

J'étais réellement défait, j'avais mal au dos. Les coups de fouet me striaient de douleurs. Au fond, je n'étais pas mécontent d'être foutu à la porte de chez ce bonhomme.

Je prenais un taxi, qui passait fort judicieusement par là et arrivais à la gare.

Durant le trajet en train, puis en bus, pour revenir chez moi, je n'arrêtais pas de me dandiner. Le dos me faisait souffrir de ces douleurs lancinantes.

J'arrivais chez moi. Il devait être 17 heures. Je montais dans ma chambre et, malgré mes souffrances, je me suis branlé comme un malade. Ça m'a calmé et je me suis endormi.

Demain sera un autre jour.

FIN

Chapitre I

LE MAÎTRE À LA FERME

Après l'épisode de Lyon, il s'est bien passé un mois avant que je ne sois en contact avec un autre dominateur.

Cette fois c'était par Facebook.

J'ai deux profils sur la grosse bleue, un pro neutre et un autre visible, gay et anar avec lequel je me défoule et me montre totalement, tel que je suis. Malgré tout, j'avais laissé de côté, par ce moyen-là, mes "recherches" BDSM. Étant désabusé et ne trouvant aucun dominateur digne de ce nom : beaucoup de boudruches, d'affabulateurs et aucun mec pour être à la "hauteur" de mes désirs.

Je n'y croyais plus.

Déjà trouver un homme pour partager ma vie, même sans cette saveur suave du BDSM, tel que je l'envisage en tout cas, est un chemin de croix pire que ce que j'imaginais.

Bref, un matin, je vois un "profil" qui m'a laissé un message sur le Messenger de Facebook : "Paul Sado" :

« Salut mec, je te retrouve enfin. J'étais tombé sur des photos de toi sur une sorte de site SM, et tu me plaisais vachement. Tu cherches toujours un maître ? »

Tout d'abord méfiant, comme je le suis maintenant, face à la recrudescence des imbéciles, ces tarés de brouteurs qui confondent homosexualité et pédophilie. Je relis le message deux ou trois fois, histoire d'essayer de comprendre où est l'embrouille.

Je me branche sur son profil et je le visite afin d'en savoir plus. Fort heureusement, il laisse ouvert son mur en mode "public". Je peux ainsi voir ses goûts, ce qui le branche, ce qu'il partage.

D'abord je vois qu'il est "marié avec Lucien Kapote". Je me dis à moi-même : « Au moins c'est des marrants. » Il habite à quelques dizaines de kilomètres de chez moi, c'est déjà pas mal. Son nom de profil me fait évidemment de l'effet tout de suite : "Sado".

Je regarde son mur : des photos de mecs, mignons, plus ou moins baraqués, le poème de Rimbaud : "Sonnet du trou du cul", une photo de La Commune avec le drapeau noir... ça part pas mal. Quelques vidéos YouTube de chansons : "Stairway to Heaven", du Brel, du Ferré, entre autres choses...

Je me dis : « Trop beau pour être vrai ». Mon côté parano revient à la charge ! Mais finalement je décide d'accepter le contact et je lui réponds :

« Bonjour, Tu dois être tombé sur l'ancien site que j'avais fait, où je m'exhibais et racontais quelques histoires. Mais j'ai vu que tu étais "marié" avec un mec. C'est compatible ? Bien à toi et belle journée. »

Je restais ainsi un pied en arrière, prêt à le dégager rapidement si je le "sentais pas".

La réponse arriva pratiquement dans la minute :

« Tu tutoies ? »

« Toujours quand rien n'est décidé, mais ensuite je sais tenir ma place... si... »

« Si quoi, mec ? »

« Si on se plaît, si ça peut fonctionner, etc. »

« Okay, je comprends, tu es à Épinac, c'est bien ça ? »

« Tout à fait, et je tiens un p'tit café-librairie sur la route d'Autun. »

« Je connais, je passe souvent devant. Sympa. »

« Merci Paul. »

« Tu veux qu'on se rencontre ? »

« Pourquoi pas, mais ton mari ? Si je peux me permettre. »

Là j'infléchissais un peu ma manière de m'adresser à mon correspondant, en me faisant un peu plus "humble".

« Lui il aime pas le BDSM, mais on est un couple libre, si tu vois ce que je veux dire. »

« Oui, je vois. Et vous aimez quoi dans le BDSM ? »

« Tiens ? Tu me vouvoies maintenant ? C'est bien, je vois que tu as de l'éducation. On verra pour mes goûts, je ne suis pas un serial killer. »

Il ajouta un smiley rigolard à la fin.

Je dois dire que mon petit cœur d'artichaut commençait à battre la chamade.

Et si c'était effectivement un serial killer ?

Toujours ma satanée parano qui revenait à la charge pour m'empêcher de rêver.

« J'espère bien, Monsieur. J'ai mon week-end le jeudi et le vendredi. Je peux recevoir ou me déplacer, j'ai un scooter et je ne suis pas trop loin. »

« J'aime que tu mettes les formes. C'est ce que j'avais cru comprendre en lisant certains de tes textes sur ton ancien site. T'inquiète pas, c'est moi qui viendrais te chercher en ba-

gnole. Donc demain t'es en week-end alors ? »

« Oui, exactement, Monsieur. »

« Je viens à 10 heures, et je te garderai, si on se convient, jusqu'à vendredi matin. C'est okay ? »

« Oui Monsieur, je ferai mes courses juste avant, ainsi je serai dispo à 10 h. »

« Très bien, à demain Énis. »

« Vous avez bien mon adresse, Monsieur ? »

« Oui oui, j'ai vu ça sur ton mur »

« Très bien, à demain Monsieur. »

J'étais assez excité, je dois dire, le type s'exprimait correctement, dans un français maîtrisé, agréable à lire.

En plus, il avait des goûts communs aux miens, en lectures, en musique et apparemment aussi en politique.

Le soir, je fermais ma librairie, à la fois anxieux et curieux de savoir ce que cette rencontre allait donner.

Chapitre II

Ce jeudi matin, je me suis levé à 4 h 30, plus ou moins à la même heure que d'habitude, en tout cas, dans mes bons jours.

J'étais surexcité en attendant 10 heures.

Je ne me m'étais pas branlé hier soir, pour rester bien "chaud". Ce que je faisais d'habitude, quand je savais que j'allais avoir un amant.

Vers 8 h 30, je suis allé faire mes courses. Une fois revenu, j'ai bien entendu rangé le tout là où il faut. Il était 9 h 45 et j'étais sur des charbons ardents. Attendant de voir une voiture s'arrêter devant chez moi.

9h48... rien

9 h 53... toujours rien. Mais, comme disait mon père : « Avant l'heure, c'est pas l'heure ; après l'heure, c'est plus l'heure. » Je patientais en passant mon temps sur la grosse bleue. 9 h 58 ! Une voiture se gare devant chez moi. Je ne connais rien aux bagnoles, c'était une Renault, ou peut-être une Peugeot... en tout cas un truc avec des roues. Elle était bleu foncé, plutôt propre et apparemment neuve, ou comme si.

Un homme en sort, il est plutôt grand, ni mince, ni gros... normal. Glabre, chauve et habillé avec un jeans noir, un t-shirt blanc,

une veste kaki, genre récup' de l'armée et pieds nus dans des sandales en cuir brun. Je me lève pour aller lui ouvrir la porte, ce qui me semble être la moindre des politesses.

Il entre.

— Énis ?

— Denis est mon vrai prénom, Monsieur, dis-je très courtoisement.

— Pour moi tu seras Énis.

— Bien, Monsieur.

— Alors c'est ça ta librairie ?

— Eh ouiiii Monsieur, fis-je avec un grand sourire.

— Fais-moi visiter !

C'était une demande plus qu'un ordre, mais je le pris aussi pour un ordre, même s'il n'y avait aucun inconvénient à y accéder.

Je passais devant lui pour lui montrer la seconde pièce en chantier, le futur Centre LGBT que j'allais ouvrir bientôt.

Je m'apprêtais à monter à l'étage, quand il mit sa main dans mon sarouel, et infiltra son doigt vers mon p'tit trou.

Je m'arrêtai immédiatement sur la marche où j'étais.

— Continue, Énis.

Je repris donc mon ascension, avec son doigt qui commençait à titiller mon intimité. J'essayais de garder une certaine prestance. J'ouvrais la porte de ma chambre et j'entrais, avec lui dans... mon dos.

— C'est là que tu dors et que tu te fais baiser alors ?

— Oui Monsieur, enfin quand j'ai quelqu'un.

— Tu as des mecs qui viennent ici alors ?

— Oui Monsieur, quelques fois.

Il alla vers le lit, s'y allongea :

— Viens me donner ta bouche, Énis.

Je fis un grand sourire, en voyant sa queue, pas d'une taille démesurée, mais ça faisait longtemps que je n'avais pas sucé une queue, et ça me manquait tout de même un peu. Je vins, mais sans me presser, pour ne pas lui donner l'impression de mon manque. C'est un petit jeu de séduction.

Je me mis à genoux entre ses jambes et je commençais alors mon office.

— C'est bien, ma chérie, va un peu plus vite s'il te plaît.

Son ton était agréable et ça me changeait vraiment du mec de Lyon. Le "chérie" me surprit un peu, mais j'aimais bien ce petit mot gentil.

Cependant, à un moment, sans doute pris par l'excitation de l'instant. Il me prit par les oreilles, et me prit assez durement, mais sans violence. Juste il en imposait le mouvement.

Il arrêta avant d'éjaculer, je le sentais déjà venir.

— Bien, on y va. Tu n'as rien besoin de prendre, il y a TOUT ce qu'il faut chez moi.

Il dit le mot "tout" d'une manière si péremptoire qu'il n'y avait qu'à l'accepter sans discuter.

Je fermai bien la porte de la boutique et le suivis.

Il se tenait à côté du coffre de sa voiture.

— Viens ici !

J'obéis. Il ouvrit le coffre.

— Rentre là-dedans.

Je me laissais faire, et rentrais de mon plein gré dans l'habacle. Mais avant de clore le coffre, il me mit un bâillon boule qu'il ferma avec un cadenas. M'entrava les poignets et les chevilles avec des menottes.

— À tout à l'heure, ma chérie.

Ce "Ma chérie" avait quelque chose de rassurant sans doute. J'étais recroquevillé dans ce coffre, et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, ni de faire aucun bruit tellement le bâillon était serré.

Chapitre III

Nous étions arrivés chez lui depuis déjà une bonne heure. Il avait fallu que je me déshabille dans la cour de sa ferme et que je marche devant lui. Maintenant, j'étais nu, à genoux sur les tomettes du salon, les mains dans le dos. J'avais encore le bâillon et les menottes aux poignets et aux chevilles, qu'il m'avait remis à mon entrée chez lui.

Il était en train de lire le Journal de Saône-et-Loire.

Il y avait un silence de cathédrale.

Un mec entra dans la pièce, il avait un sac de courses à la main. Il me regarda, me jaugea gentiment.

— Ta nouvelle recrue, Paul ?

— Oui, elle est obéissante, ça change de la dernière.

— Ah oui ! La folle ?

— Oui.

— Bon, tu lui feras faire le ménage, j'espère ?

— Bien sûr, mon chéri. Il faut bien qu'elle serve aussi à ça.

« Ça y est », me suis-je dit, je suis tombé sur un couple d'exploiteurs. Et je vais passer mon temps à briquer la maison. Un sentiment de haine envers moi-même m'envahit.

— Bon, je te laisse, je vais voir Jacques cette après-midi, tu as la maison pour toi.

— Tu le salueras pour moi, ton bichon, Lucien.

— Je n'y manquerai pas.

Et après avoir posé les sacs dans la cuisine attenante, il repartit aussi sec.

— Bien, Énis, avant tout il va falloir penser à ranger les courses et à me préparer mon déjeuner.

Il se leva, me retira les menottes et le bâillon.

— Merci, Monsieur.

Je reçus une claque.

— Tu m'appelles "Maître" !

— Oui, Maître, fis-je sans contester la non-validité du terme.

Il m'imposa de me mettre à genoux en appuyant sur mes épaules et me mit sa bite dans la bouche.

— Bouge pas, je pisse.

J'avalais docilement son urine. De toute façon j'adorais ça.

Une fois fini, je dus obéir. Je trouvais facilement les emplacements pour chaque chose. Mais je ne savais pas ce qu'il voulait pour déjeuner. J'allais donc vers lui, et d'une voix très douce, alors qu'il était en train de regarder la télé, je lui demandai :

— Qu'est-ce que le Maître aimerait pour manger ?

Je me trouvais complètement idiot dans ce "rôle". Mais j'étais complètement à sa botte, car à plus de cinquante kilomètres de chez moi, à pied et à poil ; parce qu'en plus, je ne savais pas où il avait mis mes vêtements. J'étais donc dans l'obligation d'être soumis entièrement à ses volontés.

— Je te laisse choisir, Énis.

— Bien, Maître.

— Montre-moi ton cul.

J'allais faire demi-tour, quand il m'attrapa par le bras et prit une cravache. Je m'attendais à ce qu'il s'en serve. Mais non. Il me l'enfonça dans la chatte, presque entièrement.

— Allez, va, maintenant. Et bouge bien tes fesses.

Quand je marchais, la cravache allait de gauche à droite et de droite à gauche, j'essayais de lui donner ce qu'il voulait.

Intérieurement je bouillais ! Je me retrouvais dans une situation qui ne me plaisait pas... et je devais faire avec. C'est aussi ça quelques fois, la condition "d'esclave" : ne pas avoir ce qu'on veut.

Et, finalement, de fil en aiguille, je commençais à prendre ça comme une expérience positive. Après tout j'étais là pour servir.

Je préparai donc un repas pour le Maître, m'attendant à devoir jeûner.

— Le repas est prêt, Maître ! lui dis-je de la cuisine.

— Viens ici, esclave.

Son ton était sévère.

— Depuis quand tu t'adresses à ton Maître comme ça, en gueulant ? Tu te fous de ma gueule ou quoi ?

— Pardon, Maître. J'étais penaud et dans mes petits souliers.

— Moi qui comptais te faire manger aussi. Tu vas penser à tes manières.

Il se leva, me prit assez durement par une épaule, et me plaça au milieu de la pièce. Il prit une paire de menottes de poignets en cuir, et me mettant les bras en l'air, les attacha à une chaîne qu'il fit pendre d'un crochet installé dans la poutre centrale.

Il tira, et pour tenir debout, j'étais sur la pointe des pieds.

Il alla à la cuisine et revint avec son déjeuner sur un plateau. Il me faisait dos, comme s'il m'ignorait complètement. Et c'était d'ailleurs le cas.

Je ne sais pas exactement le temps où je restais ainsi, mais il prit bien son temps pour manger. Une fois fini, il retourna à la cuisine avec son plateau et revint vers moi.

— Alors esclave ? Tu as compris la leçon au moins ?

— Oui Maître, encore pardon.

Il me regardait avec un air de serial killer... J'avoue que je commençais un peu à baliser grave.

Il vint derrière moi, retira d'un coup sec la cravache que j'avais encore dans la chatte. Je pensais qu'il allait s'en servir. Absolument pas ! Au lieu de ça, il me la mit entre mes lèvres.

— Tiens ça, esclave, et mords bien, je vais te punir maintenant.

« Parce que j'ai pas encore été puni ? » pensais-je immédiatement.

Il est parti quelques instants, et j'entendis le son caractéristique d'un martinet.

Les dix minutes qui suivirent ne furent qu'une sorte de symphonie dodécaphonique de coups sur tout mon corps, devant, derrière, en bas, en haut, jusqu'au cou et même sur mon robinet (le pire). Étant donné que je ne devais pas lâcher la cravache de ma bouche, je la mordais comme pour me venger, en plus ça m'empêchait de crier. Mes souffles étaient mêlés de paroles incompréhensibles. C'était des sortes de "Aïe", "Pardon", "Oui", "Assez", "Merci", "Pitié" et "Encore".

Là j'avoue que j'appréciais ce moment. Je sais, je suis maso et j'aime ça.

— Dit esclave ? J'ai cru voir des restes de traces de fouet ? me demanda-t-il en retirant la cravache.

— Oui Maître, c'est une expérience il y a un mois.

— Et tu aimes ça ?

— À dire vrai, Maître, je n'ai pas tenu plus de sept coups, je me suis effondré.

— Douillette ?

— Oui, sans doute, Maître.

Je savais, de par mon expérience, qu'à l'instar des fous, il ne fallait jamais contrarier un maître.

— En tout cas, je t'ai bien marqué, t'en as bien pour quinze jours, si c'est pas plus.

Il me détachait enfin. Mais je gardais les menottes aux poignets.

— Allez ! Va faire la vaisselle et reviens te mettre à genoux devant moi après.

J'obéis. Et vaisselle faite, je me positionnais ainsi qu'il me l'avait ordonné.

— Sors ma queue et pompe-moi, doucement et profondément.

Je faisais mon office du mieux que je savais le faire, et il semblait apprécier l'ouvrage, en tout cas, je le sentais bien dans ma bouche. Au bout d'une bonne demi-heure, je sentais qu'il allait éjaculer.

— Arrête !

J'avais encore sa queue dans ma gueule. Évidemment il s'y soulageait.

Nous devions être en milieu d'après-midi, et il me proposa de regarder un film.

J'acquiesçais, trop content de pouvoir respirer un peu. Mais il me mit tout de même les mains dans le dos et rattacha les menottes et

me mit un bâillon qui ouvrait directement sur le fond de ma gorge.

« Bon, pour le repos, c'est raté » me dis-je à moi-même.

J'étais la tête sur son ventre, allongé tout du long sur le canapé, les jambes juste un peu pliées.

Ça n'a pas raté, j'aurais, bien vu "Cléopâtre" de Mankiewicz, ou un De Funès à la limite... mais ce fut un film BDSM américain, je me rappelle encore du titre : "Hazing, Young bottoms spanked and abused". Et il n'y a pas que dans le film qu'il y avait de l'abus. Ça l'excitait comme un malade, et j'ai plus vu ou senti sa queue que le film.

À la fin, il me montra l'endroit où j'allais dormir, c'était dans la grange, sur un tas de paille, avec deux pots de chambre et un rouleau de vieux papiers.

— L'un pour que tu chies et que tu nettoieras demain, l'autre pour la pisse, la tienne ou la mienne, ça sera ton petit-déjeuner.

— Je ne fais pas de scato, Maître.

Je reçus une claque.

— Je t'ai dit quelque chose à ce sujet ?

— Non, Maître.

— Alors arrête de dire des conneries, sinon je te repends.

— Pardon Maître, pardon.

Il me laissa là, ferma la porte. Il revint quelques minutes plus tard, avec un morceau de pain et une tranche de jambon. Il les jeta dans l'un des pots, heureusement vides.

— Tu bouffes, tu fais ce que tu veux. Si j'ai envie de toi cette nuit, tu entendras la clochette ici. Et t'as intérêt à te grouiller si tu veux pas dérouiller.

— Oui Maître, c'est compris.

— Si tu veux, t'as des magazines ici.

Il me montra une pile de magazines de cul, évidemment SM et heureusement gay. Au moins j'aurai un peu de lecture. Certains en anglais, ça me permettra de réviser mon anglaise.

Il m'avait laissé une petite lampe de camping. J'étais toujours nu, heureusement, on était en été, il faisait bon, et la paille sentait fort, mais c'était agréable.

Je m'installai sur la paille, je m'allongeai et je commençai à me refaire le film de la journée. Finalement, ce maître, quoiqu'un peu effrayant quelques fois, était plutôt bien. Bon, ça manquait un peu d'échanges intellectuels,

mais je faisais avec. Je finirai bien par trouver un homme-maître qui soit à la mesure de mes désirs, pas que sexuels.

Chapitre IV

Je dormais tranquillement, benoîtement même, et la clochette a fait un tintamarre du diable. Il faisait nuit.

Je me levai précipitamment, et j'allais dans la maison. Tout était éclairé, ça me fit un peu mal aux yeux. Je réussis à distinguer cinq personnes.

Je ne sais pas ce qu'il m'a pris, j'ai caché mon robinet avec mes mains.

— Les mains dans le dos, l'esclave ! Tu te prends pour qui ?

C'était le Maître. Bien sûr.

Je reconnaissais son mari, et il y avait un mec et un autre avec une femme. Ça me gênait d'être ainsi, entièrement nu, avec les menottes toujours aux poignets. Offert à la vue de ces gens. Je repris une allure naturelle. Je restai là, mains dans le dos, jambes écartées, normal quoi.

— Bonne salope, hein ? dit le Maître.

— Ouai, pas mal. Tu l'as dégoté où ? dit le mec qui semblait être tout seul.

— Par Facebook.

Le mari du Maître roula une pelle au mec tout seul. Je compris tout de suite.

— Comme toi ma chérie, dit le mari.

— Bon, approche-toi, mon pote n'a jamais pissé dans une bouche, et il a envie d'essayer...

Il ajouta avec un ton d'ironie :

— ...et madame aussi. Allez viens, mets-toi à genoux.

Je m'exécutai et je servis ainsi d'urinoir pour ces messieurs-dames, car tous les cinq en profitèrent ; mon Maître fut le dernier.

— Allez esclave, retourne sur ta paillasse, à tout à l'heure ou à demain...

Il en profita pour me rattacher les menottes dans le dos.

— ...Bon dodo !

Je réussis à pousser la porte de la grange avec une épaule et à la refermer pareillement. Je me couchais, fatigué, satisfait ; mais tout de même j'avais été très humilié de devoir boire l'urine de cette nana. « Qu'est-ce que je fous

là, mais qu'est-ce que je fous là », me disais-je.

Je me rendormis.

Au petit matin, je fis mes besoins, je me nettoyait du mieux possible avec ce papier qui n'était pas du pécu, mais un rouleau de vieux Sopalin, il devait bien avoir dix ans.

J'attendais le Maître, avec les deux pots remplis.

Je n'attendis guère longtemps l'arrivée du Maître.

— Bien l'esclave !

Il regardait les deux pots. Bois ta pisse tout de suite. Ce que je fis immédiatement avant de devoir servir aussi au Maître.

— Alors ? C'était bien pour toi ?

— Oui, Maître. Permission de parler librement ?

La formule, tirée de la convention militaire, permet de dire quelque chose sans encourir de sanction. C'est une des règles intangibles de la relation BDSM.

— Oui, tu peux.

— Je ne pense pas continuer avec vous, Maître, même si j'en garderai, dans l'ensemble, plutôt un bon souvenir.

— Bien, je comprends, esclave. Je vais te raccompagner chez toi, comme promis, mais cette fois à côté de moi, normalement.

Une heure après, j'étais dans ma librairie, libéré de cette relation, mais avec un léger sourire pour quelques expériences amusantes, voire... marquantes.

Peut-être que le prochain sera le bon.

FIN

Chapitre I

LE MAÎTRE DE LA LIBRAIRIE

C'était en automne, quelques mois après ma dernière "expérience". Il faisait déjà froid, et j'avais allumé le feu dans l'âtre de mon insert. Il commençait à faire bon, voire très bon ; aussi je m'étais habillé un peu moins chaudement. J'avais un sarouel blanc et un tee-shirt, blanc aussi, ainsi qu'un léger pull, acheté au rayon féminin d'un magasin de la grande distribution ; il était long et de couleur bleue. Bref, j'étais détendu.

Dehors : une dizaine de degrés. À l'intérieur : une vingtaine de degrés.

J'étais en train de papoter sur Facebook avec une copine, lorsqu'un mec est entré dans la librairie :

— Bonjour, c'est toi l'patron ?

— Bonjour Monsieur, répondis-je.

J'étais tout de même assez surpris du tutoiement de fait, même si je ne suis pas bête, ça m'étonna.

— Je te connais, j'ai vu certaines de tes photos sur le site SM.

— Ah ? Et vous les avez trouvés comment ?

Le vousoiement est de mise... je respectai "l'étiquette".

— Pas mal, tu es un peu grosse, mais j'aime bien quand même.

Je souriais d'aise ; il est vrai que ma corpulence en défrise quelques-uns. Mais je m'en fous. Si un jour je trouve mon homme, qu'il soit ou non BDSM, et s'il me veut moins... fort ; alors je ferai en sorte de lui plaire. Ce qui est bien le moins.

Je proposais au visiteur de s'asseoir sur l'un de mes fauteuils, afin d'être plus à l'aise.

— Vous désirez un café ?

— Non...

— ...

— Tu fermes bien à 18 heures, dis ?

— Oui Monsieur, d'ici une demi-heure.

Il avait l'air fâché. Mais je n'aime pas trop fermer ma boutique avant l'heure "normale". Cependant, l'homme me plaisait de visu. Il était plus grand que moi, genre plus d'un mètre quatre-vingts ; habillé avec un pantalon de cuir noir avec un ceinturon à grosse boucle, un pull noir et une veste kaki, certainement de surplus militaire. Il était chaussé de Santiags brun foncé.

— Je voudrais te voir à poil tout de suite. T'es une salope ou pas ?

— Si, Monsieur, de toute façon, c'est vrai que je peux fermer tout de suite, j'ai pas eu de clients, alors ça de plus ou de moins.

— Sage décision !

Je lui servais le café. J'allais fermer la librairie pour aujourd'hui. Je rentrais les chaises et la table de jardin, les panneaux, le fauteuil extérieur ainsi que sa petite table basse. Je retournais l'étiquette "Ouvert" pour la mettre sur "Pause", enfin fermais le rideau de la porte et les volets de la fenêtre.

— Allez : À poil ! m'intima-t-il.

Je m'exécutais devant lui, alors qu'il retirait son ceinturon. Quelques instants plus tard, j'étais nu. Devant lui.

— Montre-moi ton cul !

Je me retournai et je reçus une volée de coups de ceinturon sur les fesses.

— Penche-toi mieux que ça !

Je m'exécutai immédiatement. C'était assez fort, mais j'aimais ça. Et comme "entrée en matière", c'était assez direct.

— T'aimes ça, hein ?

— Oui, Monsieur.

— T'en veux encore ?

— C'est vous qui décidez, Monsieur.

— T'as raison. Alors encore. Allonge-toi sur le ventre.

Heureusement que j'avais bien chauffé la pièce. Le carrelage était froid, mais supportable. J'étais allongé de tout mon long.

— Les mains sur la tête.

Et il continua à me fouetter avec son ceinturon. Ça faisait un de ces bruits quand le cuir cinglait ma peau, et une sacrée sensation.

Je me retenais du mieux possible pour ne pas gesticuler comme une anguille.

Il arrêta enfin la séance.

— T'es pas mal comme salope, et assez maso, j'aime ça. J'ai bien envie de te prendre en main. Relève-toi et viens te mettre à genoux devant moi.

Ce que je fis, mettant les mains dans le dos, dans une position habituelle de soumission.

— Il faudrait peut-être que nous fassions un essai, si je peux me permettre, Monsieur.

Il était dubitatif, bien enfoncé dans le fauteuil, une main sur l'un des accoudoirs, l'autre au menton. Il réfléchissait.

— Tu as raison, ma salope. J'habite Nolay, et nous allons faire un essai d'une semaine. Ça te va ?

— Oui, Monsieur.

Je pris une claque.

— Maître !

— Pardon... oui Maître.

En effet, ça me semblait plus respectueux, même durant l'essai, de lui donner ce titre. Et puis il me plaisait vraiment.

Toujours à genoux et nus devant lui, nous avons discuté. Il m'a demandé ce que je faisais, pourquoi je le faisais. J'osais à peine lui demander quel était son métier.

— Ambulancier. Mais trêve de papotage...

Il sortit sa queue.

— ...Suce-moi !

Je me mettais alors à l'ouvrage, le cœur battant, heureux de cette rencontre... inopinée.

Je mettais tout mon "talent" à lui faire du bien. Il semblait apprécier ma prestation. Il avait la tête renversée en arrière et me prenait par les oreilles pour mieux encore s'enfoncer dans ma gorge.

J'eus quelques difficultés, mais pas insurmontables.

Il finit par éjaculer sur mon visage.

— C'est bien, t'es une bonne suceuse.

Il se leva, se réajusta et après m'avoir embrassé en me serrant avec vigueur le paquet. Il partit en me disant :

— Je reviens demain avec une surprise. Je t'interdis en attendant de te toucher la queue. C'est compris ?

— Oui, Maître.

Il me laissa comme ça.

Après qu'il fut parti, j'étais excité comme une puce. Je n'avais pas envie de monter tout de suite dans ma chambre. Je me rhabillais, et ressortais le fauteuil sur ma terrasse. Je fumais une pipe en repensant à ce maître.

J'étais bien.

Chapitre II

Le lendemain, c'était mon premier jour de fermeture : le jeudi. Car pour tout vous dire, je ferme jeudi et vendredi ; c'est mon week-end à moi. Donc, comme d'hab', levé vers 5 heures et devant mon ordi une demi-heure après.

Le feu allumé pour chauffer la pièce et ma chambre.

Je me branche sur Facebook, pour voir l'activité, et là, je tombe sur un message d'une personne que je ne connais pas :

« Salut ma salope, j'arrive vers 10 heures, je te veux à poil et à genoux devant moi, dès que je serai là. »

C'était lui ! Il m'avait retrouvé sur Facebook. J'étais tout tremblant de désirs. Je répondais.

« Bien Maître, je serai ainsi que vous le désirez. »

J'étais sur des charbons ardents. Mon imagination faisait bouillir mon yaourt. Il était 5 h 48... je devais absolument me détendre. Mais aussi me préparer. Car nous en avions parlé la veille, et il aimait beaucoup, me disait-il : « Foutre une salope. »

Je remontais dans "mes appartements" et me nettoyais la chatte. Je déteste être sale, et surtout c'est beaucoup plus agréable quand on se fait baiser, que d'être propre. J'en profitais aussi pour bien me raser... partout. Je savais aussi qu'il aimait ça.

J'étais enfin lisse et "prête à l'usage". Je redescendis dans la librairie.

Il était un peu avant 7 heures. Je me matais un film, pour me détendre et m'occuper l'esprit. C'était un film que j'avais déjà vu, mais pour cet usage, valait mieux quelque chose que je connaissais déjà : "Taken", avec un acteur que j'aime assez : Liam Neeson. Il me restait du temps... "Taken 2" faisait bien l'affaire.

Je me suis mis à poil à l'approche des 10 heures.

9 h 56. La porte non fermée à clef, je me mis à genoux. Les mains dans le dos.

J'attendais.

J'attendais.

J'entendis une voiture se garer. Une porte claque. Des pas. La clenche se baisser. La porte s'ouvrit.

Le Maître ferma la porte à clef et sortit sa bite. N'attendant pas plus, je la pris dans ma bouche et commençai à le pomper. Doucement, malgré mon envie folle de le sentir au fond de ma gorge. Il me caressait le crâne. Il paraissait satisfait par ma soumission et d'avoir su ce qu'il attendait de moi, sans dire un mot.

— Est-ce que tu aimes qu'on te pisse dans la bouche ?

Je fis signe que oui avec la tête, tout en continuant de le sucer.

— Et dans la chatte ?

Je fis le même signe, un peu plus appuyé. J'adorais ça.

— Bouge plus, je vais pisser.

J'obéis immédiatement et gardai son sexe dans ma bouche, qui commençait déjà à dégonfler. Il maîtrisait parfaitement son jet, ce qui me permettait d'apprécier agréablement mon service.

Une fois fini, il sortit sa queue, la rangea dans son pantalon, le même que la veille.

Il alla s'asseoir dans le même fauteuil qu'hier.

— Viens ici.

— Oui, Maître.

Il avait un objet dans la main : une cage de rétention pour mon sexe.

— Voilà pour toi. Comme ça je contrôlerais ton plaisir, en tout cas de ce côté. Tu auras peut-être une ceinture de chasteté plus tard. Ça te va ?

— Oh oui, Maître. Merci !

— Allez, mets-la en place et ferme le cadenas.

C'était une petite cage, quelque chose qui comprimerait ma queue et m'en interdirait l'usage pour mes plaisirs solitaires. Seules mes couilles pendaient de chaque côté et un petit trou me permettait d'uriner librement.

— C'est bien. Montre-moi ton dos, salope.

Je me retournais, toujours à genoux. Il caressa ma peau et ça me fit frissonner.

— Tu as froid ?

— Non, Maître, c'est juste que vos mains sont douces, et que j'aime aussi les caresses.

— Tu veux que je te fouette ?

— Oh oui, Maître, si c'est votre plaisir.

Il avisa les crochets que j'avais installés dans les poutres de la librairie. Je lui en avais parlé hier. Il souriait.

— Bien cette idée de pouvoir te suspendre. Bouge pas de là.

Il se leva et ressortit.

Quelques instants plus tard, il revint avec un sac, un gros sac rempli.

Il en sortit des menottes, des chaînes, une barre rétractile, un plug ceinture et une cagoule en cuir.

Je me retrouvais quelques minutes plus tard, la tête encagoulée, aveugle et rendu muet ou presque, les poignets menottés, les bras tendus et les menottes reliées à un crochet, par

une de ses chaînes. Enfin, avec la barre rétractile, mes jambes étaient écartées et mes chevilles enchaînées à un anneau à chaque extrémité de la barre. J'étais entièrement à sa merci.

Il commença par me caresser. Ses mains courant sur ma peau me faisaient vibrer, surtout quand il passait juste à côté de la raie de mon cul, du tranchant de sa paume ; presque à la faire passer entre mes fesses. Puis ses mains me caressèrent plus durement. J'eus droit à une fessée... mémorable !

Il frappait à intervalle irrégulier, puis régulier, puis irrégulier de nouveau. C'était assez éprouvant, car tiré que j'étais par le haut et écartelé en bas, je ne pouvais que sentir encore plus ma soumission à ses désirs.

Dire que j'étais satisfait serait bien le moins.

Je me laissais porter, si j'ose dire... aller à lui offrir encore mieux mon postérieur. J'adorais ça !

Enfin, il cessa ses douceurs et, écartant mes fesses, il me prit comme ça, debout. Enfonçant sa queue assez violemment dans ma chatte. Je gémissais de plaisir à travers le cuir de la cagoule fermée.

Il me pilonnait, comme un énorme piston en moi. Me prenant soit par les épaules, soit par les hanches. Il me baisait totalement.

Il éjacula sur mes fesses, et après avoir retiré la cagoule de ma tête, il essuya son sperme sur ma gueule avec sa main.

— Alors la salope ? T'as aimé ?

— Ooooh ouiiii, fis-je.

Un soupir à la fois de soulagement de fin et d'aise du plaisir ressenti.

Il me détacha totalement, m'enfonça le plug, me mit la ceinture et l'attacha avec un cadenas.

— Voilà, tu vas rester comme ça, je reviens peut-être cette après-midi ou demain. Comme ça me chante. Je dois retourner chez moi, ma femme m'attend, et j'ai une de mes filles qui vient.

— Oui Maître, dis-je un peu déçu.

Je venais d'apprendre qu'il était avec une femme, et moi qui espérais avoir enfin trouvé le Maître qui me complétait. Mais je me retins d'aucun reproche, je voulais prendre ce qu'il pouvait m'offrir : son plaisir.

— Tu vas rester à poil jusqu'à demain, que je vienne ou pas. C'est pigé, salope ?

— Oui, Maître.

J'étais de nouveau souriant et avec une envie folle de me branler. J'étais tellement excité ! Mais impossible avec cette mini-cage qui emprisonnait ma bite.

Je me résignais à lui être offert.

Il partit et, tout en sentant toujours sa présence en moi, avec ce plug, j'espérais vraiment qu'il revienne l'après-midi.

Chapitre III

L'après-midi se passa sans qu'il revienne. J'avais vraiment besoin de me faire du bien. Mais encagé, ça m'était complètement impossible. Et en plus, e-plug m'interdisait aussi tout plaisir de ce côté-là aussi.

J'essayais de travailler, j'avais un bouquin à faire, justement des nouvelles BDSM. Mais rien que d'écrire ça, ça m'excitait encore plus. Heureusement j'avais encore mes tétons à disposition et je n'arrêtais pas de me les caresser. Mais ça m'excitait encore plus !

Tout ça tournait en rond, et ça se mordait la queue, si j'ose dire.

Je me résolus à me regarder un film, j'hésitais entre un Cadinot et un Spielberg. D'un côté, "Les minets sauvages" où de jeunes acteurs, majeurs bien sûr, des années 70 qui s'enculaient à qui mieux mieux, se suçaient la bite avec un plaisir non dissimulé, s'embrassaient à pleine bouche, s'offraient sans retenue. D'autant que ce film-là était bien avant la grande dépression du VIH : pas de capote ! Il y avait encore ce côté seventies insouciant, période post-68 où l'on pouvait faire l'amour sans se préoccuper de quoi que ce soit.

Période où les queues se mélangeaient, les partenaires se multipliaient, les expériences pouvaient s'épanouir dans une gigantesque orgie de dépravation assumée et rigolote.

D'un autre côté, "Les dents de la mer", classique du film d'horreur familial, avec ce brin d'humour caractéristique du génial cinéaste. Avant lui, les films d'horreur se prenaient trop au sérieux, hors les séries Z hilarantes par leur côté *cheap* assumé, Spielberg y ajoute une touche drôle, en total décalage avec le sujet.

Bref, j'en étais là. Je choisis le Cadinot. Ça se passe dans une sorte de pensionnat, tenu par des curés. Et les jeunes, ici, sont des voyous

qu'il faut "remettre dans le droit chemin". En fait de chemin, c'est celui du cul qui est privilégié. Une de mes scènes favorites, c'est ce petit mec, tout nouveau, qui se fait baiser par ses camarades de chambrée, l'un après l'autre, et même quelques fois à plusieurs. J'avoue que cette scène me fait triper grave. Mais alors que le film arrive à l'autre scène que j'adore ; celle où un autre mec, pour avoir droit à une clope, doit sucer son pourvoyeur. Ça me met dans un état tel que j'arrête le film.

Je me regarde donc l'autre : "Les dents de la mer", au moins, là, une certitude : pas d'excitation à l'image.

Je me caresse les tétons, les cuisses, les couilles, ça me détend un peu. C'est un ersatz, mais c'est mieux que rien. D'autant que le Maître m'a interdit de m'habiller jusqu'au lendemain. Je sais, il n'est pas là... mais s'il arrivait d'un coup ? Non, je dois obéir. Me soumettre ou me démettre.

Je me sou mets.

Le requin explose, et moi je vais bientôt implorer !

La fin d'après-midi arrive. Dépit et toujours aussi excité, je monte dans ma chambre.

Comme d'habitude, je me prends une douche, moment agréable et de détente totale. J'y resterais bien une demi-heure, mais j'ai un petit ballon d'eau chaude qui ne me gratifie que de cinq minutes, guère plus.

Je m'essuie et je me caresse encore. En fait, rien que de me voir nu m'excite aussi.

Je me mets sous ma couette, au moins je ne me verrai plus ! J'allume l'ordi portable, qui me sert de télé d'appoint, et je me choisis un stream quelconque, un truc que je connais, genre "Iron Man"... C'est d'ailleurs ce que je choisis.

Je finis par m'endormir sur le film, nettement avant la moitié.

Je me réveille, il fait nuit noire, je regarde l'heure sur mon téléphone portable : 23h21.

Aïe !

Bon, ça ne m'étonne pas trop, car j'ai dû m'endormir sur les coups de 19 heures, 19h30 maxi.

Je sens le plug encombrer mon cul et cette bite toujours dans sa cage ! Je me caresse de nouveau les tétons, les cuisses, les couilles, les cuisses, les couilles, les tétons, les couilles...

Je me dis que la seule solution, c'est d'allumer l'écran, l'autre, celui qui me sert de lecteur DVD ou USB. Rien de tel qu'Esprits criminels pour m'empêcher de penser à mon corps soumis.

Je connais la série par cœur, et ça me sert de berceuse.

Je me rendors.

4 h 41. Je me réveille encore. Mais cette fois, j'ai bien dormi. Je me mate un des épisodes de la saison trois (oui, l'écran fonctionne avec les épisodes les uns à la suite des autres par la magie de la clé USB, même quand je dors).

L'un de mes favoris, avec un profiler à barbichette, assez beau gosse d'ailleurs, enfin, à mon goût. C'est l'épisode où l'analyste du FBI, Penelope Garcia, après s'être fait tirer dessus, se retrouve à l'hosto... enfin bref, ça me détend au réveil.

Je me lève, il est vers les 5 h 30. Café, salle d'eau. Je descends, encore nu. J'allume l'ordi.

Message du Maître :

« J'espère que tu t'es bien comportée, ma salope, j'arrive dans la matinée. Tu restes à poil. »

Chapitre IV

Je m'occupe comme je peux, avec toujours ce plug en moi. Inutile de dire que mon envie d'aller aux toilettes doit se satisfaire d'être patient.

Je reste sur Facebook, essayant de m'occuper l'esprit à autre chose.

Je reçois, sur la "grosse bleue", un message personnel, vers 9 heures :

"J'arrive. Je te veux derrière la porte, à genoux, les mains dans le dos, les yeux fermés.

Je m'exécute immédiatement.

J'attends.

Fébrilement.

Un temps infini se passe, enfin c'est la sensation que j'en ai. La porte n'est pas close, il lui suffit de l'ouvrir.

La porte s'ouvre, j'ai les yeux fermés. « Pourvu que ce ne soit pas quelqu'un d'autre », me dis-je en moi-même.

La porte se referme.

Je n'entends rien.

Et soudainement une queue s'introduit dans ma bouche.

— Bouge pas, et bois.

Il pisse en moi. Je garde les yeux fermés. Je suis tellement excité qu'il me semble que je bande. Chose assez rare chez moi. Mais dans cette cage qui emprisonne mon sexe, c'est une sensation plutôt douloureuse. Je détache mon esprit de cette sensation et j'avale toute son urine avec un bonheur extatique.

— C'est bien ! J'adore me servir de ta gueule comme d'un urinoir.

Mets-toi à quatre pattes sur ta table basse.

La table était suffisamment épaisse pour que je puisse obéir. Je me plaçais dessus.

— Cambre-toi mieux que ça, salope !

J'entendis qu'il défaisait son ceinturon. Je savais ce qui allait m'arriver.

— Combien de coups dois-je te donner ?

Je ne m'attendais pas du tout, mais alors pas du tout à cette question. J'étais en train de réfléchir quand je reçus son ceinturon sur les fesses.

— Tu réponds !

— Je sais pas, Maître... vingt ?

— Tu te fous de ma gueule ?

— Trente ?

— Okay, je vais t'en mettre cinquante, ça t'apprendra à te foutre de moi. Tu comptes !

J'avais l'habitude de ce genre de "pratique" depuis assez longtemps pour savoir qu'il valait mieux ne pas se tromper.

J'arrivais au cinquantième coup sans m'être jamais trompé. Fort heureusement, parce que j'avais le cul en feu.

Il me retira le plug ceinture, le posa délicatement par terre.

— Tu le nettoieras après mon départ.

— Bien, Maître.

Il était toujours derrière moi. Il enfonça sa queue directement dans mon p'tit trou, bien à fond. Et il se mit à pisser dedans.

— T'aimes ça la chienne, hein ?

— Oui Maître, merci.

C'est drôle comme effet, parce qu'on sait ce qu'il se passe à l'intérieur, mais on ne sent pratiquement rien du jet, à peine un frisson dans l'échine, car la sensation de soumission est tellement prégnante.

Et une fois fini, le voilà en train de tirer son coup. Ses cuisses frappant mes fesses.

Je suis une salope, et j'adore être prise comme une chienne en chaleur. Et autant le dire, j'étais vraiment en chaleur.

Un va-et-vient lent et magistral, où son sexe me perforait. J'étais aux anges.

Il sortit sa queue et éjacula sur mon dos.

— Bouge pas.

Il alla se nettoyer dans l'évier de la seconde pièce et revint. Je vis sa queue encore droite. Je ne pus m'empêcher de la prendre dans ma bouche, j'avais une envie irrépressible de le sucer. De sentir son sexe dans ma gorge.

Il caressa mon crâne.

— C'est bien, ma chienne, vas-y, fais-toi plaisir.

Il ne fallait pas me le dire plus. Je continuais.

— Allez ! C'est tout ! Montre-moi ton robot.

Il me retira la cage. Je ne compris pas.

— Tu es libre... pour le moment. Je reviendrai sans doute, je ne sais pas quand. Et si je te préviens avant, tu devras remettre le plug ceinture. Même si c'est la veille de mon arrivée. Compris ?

— Oui, Maître.

— Je ne suis ton maître que quand je te sonne, pigé ? Tu peux te faire sauter comme tu veux.

Il est parti, me laissant seul.

Je suis resté nu, je me suis assis sur mon fauteuil. Et je me suis branlé comme un malade. J'avais encore envie de sa queue, de ses mains et même de son ceinturon.

J'espérais bien le revoir rapidement.

FIN

Chapitre I

LE MAÎTRE DU TRAIN

J'avais reçu chez moi, il y a quelques mois, un pote de Facebook. C'est assez rare, mais ça arrive de temps en temps.

C'était un pote anarchiste, on avait bien discuté, quelques heures. Et il était reparti, tranquillement.

J'avais oublié cette anecdote, jusqu'au jour où je le retrouvai... dans le train qui m'emportait vers Paris, pour la quinzaine de la LGBT Pride.

— Tiens, salut Énis !

Je ne l'avais même pas vu. Mais je le reconnus tout de suite. Il était plutôt beau gosse, glabre et souriant.

— Tiens, assieds-toi là, il n'y a pas grand monde.

J'hésitai juste un instant. Mais place pour place, s'il y avait un contrôle, je ne pense pas qu'il pouvait y avoir un souci.

Je m'assis donc à côté de lui.

— Dis-moi, tu m'avais caché tes goûts sexuels ?

— Ah ? Lesquels, Antoine ?

— Ton goût pour la soumission.

— Ben, c'est pas quelque chose que j'étale comme ça, tu sais.

C'est à ce moment-là qu'il a mis sa main sur ma cuisse. Il me faisait un grand sourire entendu.

— J'ai très envie de toi, tu sais, tu m'excites.

Il ouvrit sa braguette, et sa queue tendue en sortit comme un diable d'une boîte.

— Viens me sucer !

Son ton était péremptoire. Je me laissais faire, car je dois dire que j'en avais assez envie. La dernière fois que je m'étais fait baiser, ça datait déjà un peu de quelques semaines, avec ce mec qui était venu me soumettre dans ma librairie.

Je me penchais, j'étais quand même un peu effrayé. Il n'y avait pas grand monde dans le wagon, et aucun alentour, mais quand même.

— Allez, salope, t'inquiètes, je surveille. Pompe-moi l'dard.

Je commençais mon office à pleine bouche, jouant avec ma langue sur la longueur du chibre. Léchait de temps en temps aussi ses couilles. J'adorais ça et je prenais mon temps pour apprécier le moment.

Soudainement :

— Arrête !
 Je me relevais.
 Il renferma son paquet.
 Le contrôleur arriva.
 — Bonjour messieurs, Billet, s'il vous plaît.
 Nous tendîmes chacun notre titre de transport.
 Le préposé ne dit rien au sujet de ma place et continua son chemin.
 Antoine le suivit du regard.
 — Viens, suis-moi, j'ai envie de te baiser la chatte.
 J'étais suffisamment excité pour ne pas refuser une telle invitation.
 On s'enferma dans les toilettes.
 Je baissais mon froc, me salivais un peu la rondelle et je me mis en position, du mieux que je pus faire pour lui offrir mon intimité.
 Il s'engouffra à l'intérieur d'un grand coup sec. Je fus plaqué contre la paroi.
 — T'aimes ça, la chienne !
 Je sais, les dialogues dans ces moments-là n'ont rien de shakespearien, c'est la loi du genre.
 Faut dire aussi que j'aimais vraiment ça, c'était la première fois que j'étais prise ainsi : une bonne salope dans le train.
 Il sortit d'en moi.
 — Mets-toi à genoux.
 J'obéis sur l'instant, et à peine étais-je en place que son foutre s'étala sur mon visage. Il l'étala avec sa main.
 — Tu vas à Paris ?
 — Oui, fis-je en me rhabillant.
 — Pour combien de temps ?
 — Quinze jours.
 — Ça te dit d'être à moi pour ce soir ?
 — C'est-à-dire que je suis hébergé chez un pote. Mais je peux le prévenir. De toute façon il m'attend à l'arrivée. Je lui expliquerai, je pense pas que ça pose problème. En plus tu me plais aussi.
 — C'est super. Moi j'habite pour ce week-end chez un couple de potes, un mec et son soumis. Comme ça, on va pouvoir s'éclater un peu, au moins ce soir.
 — Ouai, ça m'excite bien.
 On est ressortis, heureusement personne devant la porte. On s'est réassis.
 — Dis-moi, pour un anarchiste, c'est pas antinomique ça d'avoir un maître ?
 — "Ni Dieu, ni maître, sauf le mien", lui ai-je répondu.
 Ça l'a bien fait rire.

Durant le reste du voyage, on a papoté. Il m'a raconté notamment qu'à Chalon-sur-Saône il ne trouvait personne qui lui plaisait vraiment, et qu'il s'emmerdait souvent avec des fantasmeurs. Ça avait l'air de lui faire plaisir d'avoir découvert mes... talents. Sur ce, je lui ai de nouveau sucé la queue, au moins trois fois jusqu'à l'arrivée. C'était trop bandant.

Chapitre II

Je venais une dernière fois de lui pomper la queue, quand le train arriva enfin à Paris. Gare de Lyon.
 On se réajusta et nous sortîmes.
 Antoine me mit une petite claque aux fesses :
 — Allez ma salope, avanti !
 Jacques, mon pote parisien, attendait au début du quai.
 — Salut Jacques.
 Je lui fis un "hug" dont j'avais très envie depuis déjà longtemps. C'était agréable de le voir enfin en vrai. Je ne l'avais vu que sur des photos, sur Facebook.
 — Salut Énis.
 — Tiens, Jacques, je te présente un autre pote à moi : Antoine.
 Ils se saluèrent avec un grand sourire. J'étais content qu'ils sympathisent.
 — Dis Jacques, ça te dirait qu'on aille griller tous les trois ? Il faut que je t'explique un truc.
 — Ouai, c'est une bonne idée, je pensais justement te le proposer, mais plus on est de folles, plus on rit.
 Ça mettait une bonne ambiance. C'était cool.
 On sortit de la gare et on alla s'installer en terrasse, pour manger un truc sur le pouce.
 Antoine me dit à l'oreille :
 — J'ai encore envie de ta chatte, ma salope.
 Je lui répondis en souriant, et je dis :
 — Excuse-nous, Jacques, on te laisse quelques instants... une envie pressante.
 Tout d'abord il eut un visage perplexe, avant de comprendre tout de suite de quoi il retournait.
 — Okay les filles ! Je commande l'apéro.
 Et on s'est glissés tous les deux vers les toilettes. J'ai baissé mon futaal pour lui offrir ma chatte.

Chapitre III

Il m'a baisé une nouvelle fois. Je sentais bien qu'il était super excité. Il me ramenait avec entrain. Mais, comme dans le train, j'étais soumis à un silence de religieuse. Je serais les lèvres pour ne pas crier mon plaisir.

Encore une fois, il me fit mettre à genoux pour étaler sa jute sur ma gueule. J'aimais toujours ça.

On est revenu à nos places.

— Eh bé ! C'était du rapide ?

— Ouais, mais il arrête pas de m'exciter, ton pote.

Je les regardais tous les deux, j'aimais bien qu'on me taquine un peu.

— Justement, Jacques, ça t'embête si je passe la soirée...

— Et la nuit ! m'interrompit Jacques.

— ...Oui, pour ne rien te cacher.

— Mais évidemment, amuse-toi Énis, après tout les vacances, c'est fait aussi pour ça.

— T'es vraiment un p'tit chou.

Je lui fis un grand sourire.

— Et vous vous connaissez d'où ?

— Pareil que nous deux, sur *fesse*.

Après ce déjeuner, je laissais Jacques, en lui disant que j'arriverais chez lui demain matin.

— Tu marcheras en cowboy ?

— S'il y avait que ça, mon Jacques.

Je laissais ça en suspension, inutile d'ajouter des détails, d'autant que je ne connaissais pas ses propres goûts, et je ne voulais surtout pas le "braquer". Il y en a beaucoup, dans la communauté gay, sans être méchant, qui ne comprennent pas les rapports maître-esclave.

— Alors amusez-vous bien, à demain Énis.

On se fait la bise, Jacques et Antoine aussi. On alla chacun de son côté.

Je suivis Antoine.

— À partir de maintenant, tu m'appelles Maître, c'est compris.

Je voulus bien acquiescer à sa demande, après tout ça ne mangeait pas de pain, et on en jouerait encore que mieux.

— Oui, Maître !

Il me donna une tape sur les fesses et nous avons pris le métro.

— Dis-moi, puisque tu as accepté que je sois ton maître pour cette nuit, tu ne verras pas d'inconvénient à ce que tu m'obéisses ?

— Bien sûr... Maître.

— Alors on commence de suite : mets les mains sur la tête !

On était dans le métro, heureusement un peu vide sur cette ligne et à cette heure-là, et je fus vraiment décontenancé par son ordre : mettre les mains sur la tête ; j'aurai vraiment l'air d'une conne.

— Allez, obéis, salope.

Je m'exécutai donc. Je baissais la tête, je crois même que j'ai dû rougir un peu.

— Lève la tête.

Encore une fois, j'obéissais.

J'essayais de me donner une contenance, les quelques personnes qui m'ont vu, soit m'ignoraient, soit souriaient.

Ça a duré comme ça jusqu'à Saint-Germain-des-Près.

— Tu peux baisser les mains, esclave.

On est sortis et il m'a poussé vers une porte, pratiquement à côté de la sortie du métro. Il a appuyé sur un bouton et une voix grave a répondu :

— Oui ?

— C'est "Sniper".

— Je t'ouvre.

— Allez, rentre, première à droite, ascenseur. Tu te mets à genoux devant.

Bien évidemment j'obtempère, même si la crainte de voir quelqu'un arriver me vrille l'estomac.

Le Maître arrive, il a sorti sa queue de son pantalon.

— Suce !

C'est donc son sexe dans la gueule qu'on a attendu au rez-de-chaussée.

L'ascenseur est arrivé. On y est entrée et avec sa poigne et sans un mot il m'a forcé à me remettre à genoux. Bien évidemment j'ai repris sa bite qui commençait déjà à bien grossir.

Je ne sais pas à quel étage on était, ça a été ni long ni court.

Il ouvre la porte.

— Les mains dans le dos, salope.

Là je vois un mec en jeans et maillot de corps, façon Bruce Willis. Assez baraqué, la tête un peu carrée.

— Alors tu viens avec un jouet finalement ?

— Je veux mon n'veux, c'est une salope de Bourgogne, elle a pris le même train que moi... alors la voilà : prénommée Kiki.

Personnellement, le surnom me paraissait un peu stupide, mais allez... on joue après tout.

Le Maître se place devant moi, avant de rentrer, comme pour m'empêcher de rentrer.

— Laisse ton bagage, et fous-toi à poil sur le palier.

Encore une fois, j'obéis, faisant confiance au Maître. Et me voilà quelques instants plus tard, nu comme un ver, sur le palier de la porte avec mon sac et mes vêtements par-dessus.

— Tu peux rentrer : à quatre pattes, comme une chienne.

Et là je reçois un grand coup de cravache sur les fesses.

— Suis-moi, Kiki.

Je le suis dans un grand couloir d'appartement haussmannien, parqueté, pour arriver sur la droite dans un salon meublé rustico-moderne.

Le Maître s'est installé dans un fauteuil, à côté de son pote, qui était déjà en train de boire son apéro. Il lui tendait un verre.

— Toi aussi la chienne, tu vas bien prendre un apéro, non ?

Je souriais, j'aimais bien partager un verre avec un maître, à ses pieds, en position "d'infériorité".

Mais ce n'était pas son idée, car il ressortit sa queue et me la proposa.

— Viens biberonner, dit-il avec un sourire narquois.

Je me mettais donc en devoir de soulager sa vessie.

— Elle boit avec componction, ta salope.

— J'ai bien l'impression, Michel, qu'elle apprécie... hein Kiki ?

Je fis un signe approbateur de la tête.

— Bien, j'ai assez envie de marquer cette soirée, Antoine.

— Que la soirée ?

Ils rirent tous les deux, alors que je finissais mon "service".

Puis, finissant leur verre d'un cul sec, ils se levèrent.

— Viens par-là, et lève-toi.

Je suivis et me mis debout.

Je fus attaché à un palan, les bras au-dessus de ma tête et les chevilles écartées, attachées à une barre. J'étais ainsi offert.

Chapitre IV

— On va te fouetter, poulette, est-ce que tu acceptes ? demanda Michel.

J'étais un peu anxieux, étant assez peu habitué à cette pratique. Je répondis malgré tout.

— Oui monsieur.

— On va quand même te bâillonner, pour étouffer tes gloussements.

Je ne sais pas si j'allais "glousser". Ce qui est sûr, c'est que j'allais "en baver". J'étais donc bâillonné... fortement.

— Regarde ses nichons. Michel, ce serait dommage de ne pas en profiter un peu.

Et joignant les actes à la parole, il prit mes tétons entre deux doigts et les pinça si fort que je me tortillais comme une carpe dans un filet.

— Regarde ça ! Ça lui plaît à Kiki.

Et il continuait encore plus fort encore. Tournant le bout de plus en plus vite.

Il laissa l'un de mes tétons à son pote. Et tous les deux me martyrisaient ainsi, chacun s'occupant d'une tétine.

J'étais exténué de plaisir, même si j'avais assez mal.

— On va lui foutre des pinces à cette chienne.

— Bonne idée, Antoine... attends !

Il revint quelques instants plus tard avec une paire de pinces crocos à l'apparence inquiétante. De grosses dents métalliques montées sur ressort.

Quand il me les mit. J'eus un mouvement de recul. Elles étaient plutôt très dures. Je n'en avais jamais eu de si... cruelles.

— Allez, on va te faire gémir !

Il avait maintenant une sorte de grand bâton en bois, terminé par de petites lanières en cuir tressé.

Le premier coup fut surprenant, mais ça allait encore. Le second, qui le suivit de près, lui, me surprit vraiment. Le bruit des lanières claquant ma peau rythmait la séance. Je sentais chaque coup cingler sur l'épiderme avant qu'il ne m'atteigne.

Ils se remplaçaient ou me fouettaient ensemble ; l'un le dos, l'autre le ventre ; sans oublier les jambes ou même mon bas-ventre. Je ne sais combien de temps ça a duré vraiment. Ce que je sais, c'est que j'étais à la fois excité et perclus de douleurs. Dans le fond : j'adorais ça.

Le Maître, ayant arrêté les coups, se colla contre mon dos, me caressa la poitrine, tira sur la chaîne qui liait les pinces.

— T'as aimé ça, hein, Kiki ?

Je fis signe que oui en bougeant la tête de bas en haut.

Il tira encore plus fort sur la chaîne.

Je gémissais de plaisirs-douleurs.

— On va te laisser comme ça pour la nuit.

Je le regardais avec effroi.

Il me retira les pinces, ce qui me fit gémir encore une fois, plus profondément, mais cette fois de délivrance.

Je suis donc resté ainsi, en croix, durant toute la nuit, me laissant le temps d'apprécier ma condition, de réfléchir à mon statut de soumis maso.

J'en avais pris mon parti. C'est ainsi que j'étais bien. Je me remémorais mes aventures passées, ça me faisait sourire.

J'étais complètement crevé, étiré comme j'étais, mais j'avais accepté ce que j'étais, ce que j'aimais.

Au petit matin, il devait être six heures, six heures et demie, le Maître me secoua un peu.

— Alors ma salope ? Passée une bonne nuit ?

Je le regardais fièrement et presque pour le défier : Oui ! J'avais passé une bonne nuit.

Il me retira le bâillon que j'avais encore.

— Allez, quelques coups de cravache, un petit service matutinal et...

— Maître ?

— Oui ?

— J'aimerais tant vous appartenir... je veux dire, être votre esclave définitif.

Il parut surpris.

— Vraiment ?

— Oh oui, Maître.

— Nous verrons ça de retour chez nous.

— Bien, Maître.

Je reçus donc une trentaine de coups de cravache sur le cul. J'étais tellement heureux que je jouais de mes fesses pour exciter le Maître et lui dire merci en quelque sorte, avec mes atouts.

FIN

Quelques nouvelles d'un homme, toujours à la recherche de son Eden, par des expériences très personnelles, il cherche plus que du sexe : des sensations, un art de vivre, une manière de servir, d'être vivant.

“— T'es une bonne salope toi on dirait ? Me lança-t-il en faisant glisser mon fute sur mes jambes, jusqu'à mes chevilles.

Il se colla à moi. Je sentais son sexe en érection dans la fente de mes fesses. Je me cambrais le plus possible pour mieux le sentir.

Il me mordit au niveau de l'épaule. Pas une morsure pour faire mal, mais une morsure de plaisir, comme il m'arrive de me le faire moi-même lorsque je jouis trop fort : il faut que je morde !

Je me laissais faire tout en lui donnant l'occasion d'aller plus loin. Je me trémoussais pour lui donner envie de me baiser. J'en avais désormais une envie terrible.”

